

succès de l'homme intelligent et laborieux ; de même que les grands mailliers publics visitent des héros, de même les obstacles donnent naissance à l'effort et à la résilience. Ce qui doit nous en égarer la nécessité, de nous unir, de nous aider, de nous assister les uns les autres et de nous lier ensemble contre l'agiotage. Les ressources commerciales du pays sont immenses, et l'industrie, guidée par le flambeau des lumières, ne trouvera facilement de quoi s'alimenter. Considérons les principales branches de commerce en particulier, et nous y verrons la preuve de ces avantages.

PÊCHERIES. Les pêcheries forment une branche très profitable de commerce pour les habitants du Bas-Canada, soit par le trafic considérable qui s'en fait dans l'intérieur, soit sur les marchés d'Europe et des Indes Orientales où ils trouvent toujours un prompt débit. Le district de Gaspé et les lieux environnans sur la rive Sud du Golfe St. Laurent offrent à l'homme entreprenant de fécondes ressources. Si la fertilité du sol n'est pas supérieure à l'abondance de la pêche sur les côtes, la chasse des oiseaux aquatiques et forestiers, les bois épais qui couvrent une si grande étendue de terrain et la valeur des produits par le défrichement offrent sans doute de quoi employer l'activité et les capitaux du commerçant.

Les Canadiens par leur position, leurs habitudes et leurs relations sont très propres à exploiter cette partie du pays, et s'ils ne veulent arracher au despotisme du monopole les côtes du Nord et les plaines fertiles du Sud, du moins ils doivent essayer d'étendre leur influence commerciale sur les contrées du Golfe et de former ainsi un cordon de communication avec les Acadiens, nos anciens frères, victimes des guerres et des haines nationales, dont on peut dire, avec tant de vérité "qu'ils sont étrangers sur le sol qui les a vus naître." Les Acadiens sont industrieux, robustes et très habiles dans la navigation et la construction des vaisseaux. On vante leur longévité et la beauté de leurs femmes, avantages que leur on sans doute procurés la salubrité du climat, l'habitude de naviguer, et la simplicité de leurs mœurs.

Nous voyons avec plaisir qu'un grand nombre de nos concitoyens se livrent avec un grand profit aux pêcheries, surtout depuis qu'une assurance maritime établie à Québec donne la facilité de se prémunir contre les pertes et naufrages assez fréquens dans ces parages.

On ne connaît pas toute l'étendue des relations qui s'entretiennent dans le Golfe St. Laurent. S'imaginer-t-on que des vaisseaux de toutes les puissances commerciales s'y trouvent réunis dans le temps de la pêche ? Soit-on que les îles Miquelon et St. Pierre, les seuls morceaux de terre qui soient restés à la France de sa vaste domination sur l'Amérique du Nord, sont visitées chaque année par près de 400 vaisseaux avec un équipage de 10,000 marins. Ce point de mire, régi par un gouvernement français, qui s'étend sur les eaux comme un phare d'espérance pour veiller sur ses anciennes possessions n'offre-t-il pas un entrepôt tout-à-fait pittoresque et important pour le trafiquant de marchandises exemptes des droits.

Le négociant éclairé et entreprenant ne doit pas se contenter de porter les produits du Golfe, vers Québec et Montréal, il doit les transporter jusque dans les ports de la Méditerranée. Sur ces marchés étrangers, les commerçants pêcheurs trouveront de grands profits et en échange ils peuvent rapporter les productions françaises ou autres qui leur sont nécessaires et notre amour naissant du luxe européen.

(à continuer.)

THÉÂTRES BOURGEOIS.

Il y a à Paris huit ou dix établissemens appelés *théâtres bourgeois*. Ils se composent de quelques planches posées sur des tréteaux, et d'une douzaine de cages disposées en

cercles et pompeusement désignées du nom de loges. Les banquettes du parterre sont rembourrées avec de la vieille férule et des noyaux de pêches. Aucun de ces établissemens ne chôme, pendant l'hiver surtout ; sans nous en aller au mariage de Paris, le goût du théâtre en est arrivé à l'état de fureur.

Trois ou quatre jeunes gens se réunissent, choisissent une brochure de vaudeville, de drame, prennent chacun un personnage dans l'ouvrage, et se cotisent pour faire une somme de vingt-cinq livres, si c'est un vaudeville, de quarante francs, si c'est un drame ; qui donne quinze francs, qui dix, qui cinq francs, selon la beauté du rôle qu'il a à remplir. De sorte que les choses sont là en sens inverse de ce qu'elles sont sur nos théâtres de bon aloi, c'est-à-dire que les rôles les plus remarquables dépendent davantage au lieu de gagner davantage. Par un système de galanterie bien entendu, les femmes ne paient rien pour jouer. La somme une fois parfaite, la compagnie dramatique improvisée va la porter au propriétaire du théâtre bourgeois, afin d'avoir le droit de s'exprimer pendant une ou deux heures sur son théâtre. On répète deux ou trois fois ; on se tire de la pièce tout bien que mal, et le dimanche soir, en allant se coucher, on dit qu'on s'est bien amusé.

Cette manie a son bon côté. Ainsi, j'aime mieux voir le peuple se livrer à ces amusemens presque littéraires, que de le voir se rouler dans la fange et dans les libations de la taverne. Ensuite, ces rôles appris et récités ne sont pas sans influence sur l'éducation et le perfectionnement de langage de la classe prolétaire.

Le théâtre bourgeois de la rue Lesdiguières, dans lequel nous vous trouvons pour le moment, sert d'arène et de gymnase à toutes les prétentions scéniques qui fourmillent dans les ateliers du quartier de l'Empire et du faubourg Saint-Antoine. La salle est garnie par toutes les cornettes du marché des Blancs-Manteaux, et par les beaux-fils du Port-au-Bleu, qui trouvent meilleur compte à venir là qu'à aller à l'Ambigu. Comment, meilleur compte ? Qui, sans doute, et peut expliquer ce mot, nous n'aurons qu'à dire une chose que nous avons oubliée. C'est que, quoique les représentations du théâtre bourgeois soient répétées gratuites, on paie cependant pour y être admis ; chaque acteur reçoit cinq ou six billets de service, et alors pour se dédommager des dépenses qu'il a faites, il les vend cinquante centimes pièce ; de cette façon, son plaisir ne lui coûte pas aussi cher. En outre, l'entrepreneur se fait à la porte, par ses agens, un commerce clandestin d'entrées. C'est ainsi que la salle s'empplit à beaux deniers, et les cornettes du marché des Blancs-Manteaux ainsi que les beaux-fils du Port-au-Bleu, aiment mieux donner cinquante centimes pour se payer aux belles places, que de s'enterrer au paradis de la Porte-Saint-Martin ou de la Gaîté.

La physionomie de l'assemblée à quelque chose de pittoresque. Ici une grisette dévore la palette que vient de lui apporter un jeune valet ; là un superbe vieillard orné de boucles d'oreilles et de bas bleus plumes raconte à ses voisins comme qu'il a vu jouer M. Talma dans *Britannicus*, et Mlle Duchesnois dans une pièce, où qu'elle est amoureuse de son beau-fils, qui a une aie à la main droite, et un œur au pied gauche. Plus loin, une grosse maman donne le sien à son petit dernier, pendant que son mari couvre de son chapeau la partie exposée qu'il veut dérober aux indécens regards du public. Plus loin, enfin, un militaire fait la cour à une jeune Bourguignonne qui vieil d'arriver en maison par le coche, et que ses maîtres, officiers de la rue Saint-Antoine, ont envoyée là avec les enfans ; des gamins, jouent à cache-cache sous les jupons des Dames ou au cheval fondu dans le corridor. D'autres impatientes de ne pas attendre les trois coups de rigueur, crient à tue-tête : "La toile ou n'est qu'à quatre sous." Il y a des conversations engagées de la galerie à l'orchestre, et de l'orchestre au parterre.